

## EN MARGE DES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE JÓKAI

---

Toute fortune littéraire a ses vicissitudes et celle de JÓKAI en France est d'un genre qui ne manque pas d'intérêt. D'abord, il arrive rarement à un écrivain hongrois de franchir les frontières de son pays. D'autre part il faut avouer que les circonstances politiques ont eu leur part dans la gloire européenne de JÓKAI autant que dans celle de PETŐFI. On sait d'ailleurs que, assez souvent, le succès d'une littérature à l'étranger s'appuie sur des faits qui n'ont rien de commun avec la littérature. Ainsi la gloire de la cour de Louis XIV fut le principal agent du rayonnement de l'esprit français dans toute l'Europe.

De même, c'est une propagande politique, celle du libéralisme, qui s'est engagée à mettre en valeur la littérature hongroise, ce qui fait que l'intérêt porté aux écrivains hongrois est chargé en général d'une certaine préoccupation politique. En effet, chez la plupart des lettrés français s'intéressant à la littérature hongroise, la gloire des écrivains hongrois est intimement mêlée à la pensée d'une guerre qui a failli assujettir un peuple au colosse germanique. Pour ces amis de la cause hongroise, PETŐFI et JÓKAI forment un couple inséparable dont le premier est avant tout le chanteur de la guerre, un véritable Tyrtée qui trouve la mort sur le champ de bataille ; le second, au contraire, est le poète doux qui soulage les âmes endolories et fait vivre l'espérance chez les survivants de la tragédie. Cette préoccupation d'ordre politique, bien qu'elle ne soit pas regrettable au point de vue national, ne profite nullement à la compréhension des auteurs en question, elle a même souvent empêché l'appréciation purement littéraire de leurs œuvres<sup>1</sup>.

En dehors des points de vue de la politique, un autre genre de préjugé pèse sur les auteurs hongrois. On leur demande une sorte d'exotisme qui ne se concilie pas facilement avec la ten-

1. Cf. les protestations de Thalès Bernard au sujet de Petőfi.

dance idéaliste et la culture européenne de ces écrivains. C'est à ce désir peu justifié que nous attribuons des reproches comme celui d'ARVÈDE BARINE au sujet d'une poésie de Petőfi : « On ne devinerait pas qu'elle a été écrite par un Magyar plutôt que par un Italien, un Allemand ou un Polonais » ; et ailleurs : « Il y a donc, dit-il, de la faute des traducteurs, peut-être aussi de la mienne, si la lecture de Petőfi et de ses émules a été pour moi, dans un sens, un mécompte. Je comptais sur des révélations, je n'ai eu que du plaisir ». Et pourquoi cette déception ? Il s'explique en faisant allusion à l'origine prétendue asiatique, à la steppe, aux chevaux des Hongrois, puis il ajoute : « Il semble que, sur un pareil sol et dans une pareille race, il ait dû germer une poésie *sui generis*, étonnant notre oreille par un accent inaccoutumé, ayant un peu le goût sauvage, comme le gibier de Russie et la musique des Tziganes »<sup>1</sup>. Exigence un peu outrée et romanesque que de vouloir sentir, dans la littérature d'un peuple, le goût du gibier chassé par ses ancêtres nomades d'il y a quelque mille ans !

Quant à JÓKAI, il faut avouer que sa réputation est restée assez restreinte dans le pays qui lui avait fourni des modèles comme Hugo, Dumas et Sue. Son nom y est connu, mais on lui a attribué des mérites qui ne sont pas uniquement d'ordre littéraire. Sa renommée est un des échos de la guerre de la Hongrie contre l'Autriche en 1848-49 et ses romans ne furent appréciés que dans la mesure où ils satisfaisaient la curiosité dont témoignait alors l'Europe entière pour le pays héroïque. C'est pourquoi on ne doit pas croire sans réserve ce qu'un journaliste affirmait en écrivant que « la France, qui a le grand tort de se montrer si indifférente à l'égard des productions littéraires de la Hongrie, se révèle cependant plus accueillante pour Jókai, dont les romans ont été traduits, lus et appréciés par le public français »<sup>2</sup>. A vrai dire les Français ne lisaient guère l'œuvre du romancier hongrois, et ce qu'ils en ont dit de juste et de très juste, ils le disaient sur la foi des autres, Allemands ou Anglais. D'ailleurs rien de plus naturel que ces avis de seconde main et ces jugements plutôt intuitifs que formulés en connaissance du sujet, puisque les Français sachant le hongrois ont été de tous temps extrêmement rares et que, d'autre part, les traductions françaises de Jókai ont été toujours peu nombreuses. Gaston DESCHAMPS a publié lors de l'exposition universelle de 1900 une liste des traductions de Jókai ; ses ouvrages traduits en français y étaient au nombre de 7, tandis que les Allemands pos-

1. A. Barine, *La poésie hongroise*. Revue pol. et litt. 1879, p. 1211.

2. Ch. Banville, *La littérature madgyare*. Revue des revues, janvier, 1894.

sédaient 140, les Polonais 48, les Russes 30, les Anglais et les Tchèques 22 traductions <sup>1</sup>.

Quant au choix des ouvrages à traduire, il est évident que ce n'est pas le goût littéraire qui y préside. A en juger d'après les premières nouvelles parues dans des revues de Bruxelles, de Genève et de Paris, entre 1855 et 1857, on ne cherche que des « scènes de la vie hongroise » et des « épisodes de la guerre de Hongrie ». Naturellement, on préfère les scènes de la vie de campagne, de sorte que, d'après ces tableaux, la vie hongroise en général serait une existence primitive prônée par les romantiques ou, du moins, une façon d'idylle campagnarde. C'est ce trait surtout que veulent représenter quelques morceaux choisis où l'auteur, ne se contentant même pas du bas peuple, a dessiné des types d'un genre de campagnards déclassés. Il faut convenir, d'ailleurs, qu'il a été assez facile de trouver chez notre auteur, qui avait un faible prononcé pour la charge et le pittoresque, des morceaux correspondant le mieux à ce goût qui, de nos jours, fait naître le régionalisme dans la littérature française.

L'obstination dans la recherche du coloris ne va pas d'ailleurs sans d'autres inconvénients. Les procédés dont les traducteurs usaient pour garder dans le récit le maximum de couleur locale, ont altéré la facture serrée de l'original. Un passage choisi au hasard fera sentir l'effort pour surprendre le lecteur par des données ethnographiques <sup>2</sup> : « Il y a quelques années j'allai passer six à huit mois dans la province de Csongrád, une des plus pittoresques et des plus peuplées de la Hongrie, où j'eus occasion de voir de près les fermiers et les paysans : deux noms que portent indifféremment les cultivateurs les plus aisés, fidèles aussi au simple costume de leurs pères, le *köntös* ou veste de toile, et le *bunda*, manteau bordé de fourrure... On m'invitait à la moisson du maïs, qu'on appelle la *kukorica*. » Évidemment, ce langage bariolé n'est pas trop attrayant pour qui aime la sobriété du style classique ; cette façon de traduire alourdit le récit par des mots vixes. Le traducteur attribuait, à ce qu'il paraît, aux mots hongrois

1. *Le Temps*, 3 juin 1900. — Il est à remarquer que, en réalité, les traductions françaises atteignent le double du chiffre indiqué. Quant à leur nombre exact nous renvoyons le lecteur à la bibliographie française de Jókai (v. prochain numéro). Signalons à ce propos que le premier roman paru en langue française est de 1860 (*Un nabab hongrois ; imitation libre* du hongrois, 2 vol. Bruxelles ; Kont [*Bibliographie fr. de la Hongrie*, 1913] n'en rapporte que la 2<sup>e</sup> édition de 1874). Avant cette date on ne peut relever que la traduction de quelques nouvelles.

2. Nous prenons pour exemple le début d'une nouvelle qui fut traduite la première des œuvres de Jókai : *Les fous de Hongrie*, *Revue britannique*, 1855.

plus de valeur évocatrice qu'ils n'en possèdent, mais, qui plus est, il cherchait aussi à leur donner un sens particulier qu'ils n'ont pas dans la réalité. A quoi bon insister, par exemple, sur les mots de « fermier » et de « paysan » ? D'abord, ce ne sont pas seulement les cultivateurs les plus aisés qu'on appelle paysans, et, en outre, le terme hongrois ne comporte aucun caractère particulier qui puisse le distinguer de son équivalent français ou allemand. La recherche de l'exotisme est poussée plus loin encore par l'emploi des mots *köntös* et *bunda*, dont le premier ne signifie que « habit, vêtement de dessus » et l'autre désigne une pièce de vêtement généralement connue qui est tout simplement la pelisse fourrée. La citation de ces noms hongrois n'a donc pas été plus nécessaire que celle de la *kukorica*, nom hongrois du maïs. Ce style panaché ne sert en dernière analyse qu'à donner au sujet quelque goût barbare.

Pour la manière dont on traduit Jókai, l'on ne saurait trouver un aveu plus significatif que celui d'un de ses traducteurs qui se vante d'avoir entrepris l'adaptation d'un roman, « en prenant, dit-il, des libertés indispensables, en allongeant ce qui me paraissait trop elliptique, en abrégant ce que notre impatience française ne saurait admettre... J'ai eu, en un mot, l'ambition de le faire comprendre et de le faire admirer par de sobres commentaires et par des suppressions plus sobres encore »<sup>1</sup>.

Et si l'on songe que ce traducteur n'a jamais vu le texte hongrois et qu'il n'a fait que remanier une ébauche de traduction, on imaginera facilement le succès d'une telle entreprise. D'ailleurs, la plupart des traducteurs travaillaient sur des textes allemands, il y en a même qui se sont servis d'une traduction anglaise. Enfin quelques-uns de ses traducteurs tels qu'un prince KARAGEORGEVITCH<sup>2</sup> ou bien M<sup>lle</sup> HEINECKE<sup>3</sup> ignorent le hongrois en même temps qu'ils ne paraissent pas avoir eu le français pour langue maternelle. Or, pour rendre la richesse d'expression de Jókai, il aurait fallu l'invention verbale d'un Victor Hugo.

Jókai est le maître incontestable de la prose hongroise tant par la richesse de son vocabulaire que par le vif coloris de son style. Par conséquent, une traduction qui reproduit le contenu sans revêtir la forme poétique de l'original et sans en rendre la richesse est comme une fort mauvaise réplique d'un tableau richement coloré. Un autre maître de la prose hongroise, Kálmán MIKSAZATH affirme

1. Louis Ulbach, *Le tapis vert* ; roman imité de M. Jókai, Paris, 1880, préface.

2. *Rêve et vie* ; Paris, 1894.

3. *Le nouveau seigneur* ; Paris, 1886 et 1910.

que les traducteurs de Jókai « lui ont retranché ses qualités les plus brillantes, le vif et le naturel de son style, son humour savoureux, la grâce et la souplesse incomparable de son langage, tout en laissant à nu ses faiblesses, l'inégalité de la composition, le fantastique des situations et l'irréel des caractères. »<sup>1</sup>

En effet, l'œuvre de Jókai, dépourvue de son charme principal, ne produit qu'une impression fort médiocre sur les lettrés français. Il y en a qui s'y intéressent vivement, mais, égarés sur sa valeur esthétique, ils redoublent de louanges sur sa valeur éthique. Ce n'est pas de ces espérances naïves que nous voulons parler, selon lesquelles Jókai aidera, en France, à « cette réaction du goût, si nécessaire, contre le roman soi-disant naturaliste, faux, obscène et bête »<sup>2</sup> ; mais de ces enthousiasmes démocratiques qui ne laissent pas s'effacer le patriote derrière le romancier. Car presque tous les commentateurs de Jókai insistent sur la mission politique que ses romans ont dû remplir ; parfois on est même enclin à n'y voir, pour ainsi dire, que les produits d'un animateur zélé de la résistance nationale. M. G. DESCHAMPS prétend en 1900, date du séjour de Jókai à Paris, que « l'œuvre de cet Erckmann-Chatrian génial est, avant tout, un commentaire passionné du cri de guerre et d'amour qui, en 1848, quelques semaines après nos journées de février, fut le boute-selle des Magyars : *Éljen a haz!* » (Vive la patrie)<sup>3</sup>. Louis ULBACH va jusqu'à lui faire un mérite d'avoir écrit en hongrois, car Jókai, « en écrivant de parti pris dans la langue madgyare, en s'abstenant de se servir de la langue allemande, faisait de sa plume une autre arme d'émancipation et continuait ainsi à défendre, à revendiquer dans toute la plénitude de son génie la nationalité hongroise »<sup>4</sup>. C'est ce que répète également Ch. SIMOND dans une notice biographique : « Dans tous ses ouvrages, Jókai ne s'occupait que d'une seule chose ; il voulait à tout prix apprendre à ses concitoyens à ne point abdiquer cette foi nationale qui était toute leur force. Au fond de chacune de ses compositions on retrouve le politicien, le patriote »<sup>5</sup>. Un autre trouve encore une façon plus sommaire de le juger en l'appelant simplement « le romancier de la Révolution »<sup>6</sup>.

1. Cité par M. J. M. Révai, *Jókai et la cause hongroise à l'étranger*. Revue de Hongrie. 15 oct. 1925.

2. L. Ulbach, *ouvr. cit.*

3. *Le Temps*, 3 juin 1900.

4. L. Ulbach, *M<sup>me</sup> M. Jókai* (nécrologie), Revue Bleue, déc. 1886.

5. Préface des *Nouvelles hongroises* ; Paris, 1888.

6. Zrínyi János (pseudonyme de M. Raoul Chélard), *Sur le caractère national de la littérature hongroise*, Mercure de France, nov. 1899.

Après ce qui précède, on ne s'attendrait pas à trouver en France une appréciation qui rendit justice aux talents du célèbre écrivain; on rencontre pourtant des avis qui touchent de près à l'essentiel de son caractère. Sans connaître à fond l'œuvre de Jókai, Gaston BOISSIER a été un critique assez sagace pour en deviner les particularités. Quelques-unes de ses phrases méritent d'être reproduites ici : « ... Il n'est pas de ces écrivains méditatifs et renfermés, qui s'attardent sur leurs conceptions, qui approfondissent sans fin les caractères, qui polissent et repolissent les phrases, et ne veulent laisser échapper de leurs mains que des œuvres achevées. Je me figure, au contraire, que ce doit être un esprit vif, une imagination éveillée, une plume alerte ; qu'il est prompt à recevoir l'émotion et à la répandre, qu'il conçoit rapidement et qu'il exécute vite ce qu'il a conçu. Songeons... qu'il a composé plus de trois cents volumes sans jamais lasser le public. C'est un grand mérite de tenir pendant cinquante ans tout un peuple en haleine ; c'en est un plus grand encore et plus rare d'avoir dépensé assez de talents dans ces improvisations pour qu'elles méritent de survivre... Dans cette œuvre variée qui se renouvelle sans cesse, il y a pourtant un fonds qui ne change pas. Jókai aime avec passion la Hongrie ; il parle d'elle le plus qu'il peut, et toujours avec un sentiment profond de sympathie qui se communique à ses lecteurs »<sup>1</sup>.

Cette critique, inspirée en effet par une sympathie discrète, témoigne du maximum de compréhension que Jókai a pu trouver dans le public français. En vérité l'influence d'un auteur d'humeur si émotive dut être extrêmement restreinte à une époque qui connut le réalisme d'un Balzac et d'un Flaubert. D'ailleurs, sa philosophie optimiste et son idéalisme naïf, qui allaient si bien avec ses manières de fabuliste aux paroles douces, perdirent leur charme dès qu'ils furent arrachés à leur milieu naturel : des lecteurs communiant avec lui dans l'amour de la patrie et de la race hongroises. Cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas trouvé parmi ses compatriotes des juges sévères qui le réprimandèrent durement pour ses excès romantiques, mais, aux yeux des étrangers, ces défauts ne pouvaient pas être rachetés par des sentiments d'ordre ethnique. Néanmoins, on ne se refuse pas à lui accorder la place qui lui convient. « Jókai joue presque le même rôle en Hongrie que Björnsterne Björnson dans les pays scandi-

1. E. Horn, *Jókai*. Préface de G. Boissier, de l'Académie Française. Paris, 1895. Ouvrage publié à l'occasion du cinquantenaire de la carrière littéraire de Jókai et couronné par l'A. F.

naves ou Tolstoï en Russie »<sup>1</sup>. Notons cependant que, pour avoir reconnu son importance, on ne connaît pas mieux ses livres parce que, pour préciser l'idée qu'on se fait généralement de lui, Jókai n'est pour les Français que l'homme aux trois cents volumes (il faut en rabattre) et le patriote incomparable avec ses curiosités hongroises. On affirme, d'une part, que sa fécondité « dépassa même celle d'Alexandre Dumas père »<sup>2</sup>; et que, d'autre part, son principal mérite consiste à avoir fait connaître sa patrie à toute l'Europe. Or, la facilité avec laquelle il créa ses romans était vraiment admirable; cependant, quant à la connaissance de la Hongrie il contribuait involontairement à fixer, sur son compte, des idées fécondes pour les imaginations, mais insuffisantes pour donner la mesure du peuple et du pays. D'autre part, le manque de traductions adéquates a rendu impossible tout examen délicat de la poésie que contenaient les romans de Jókai.

Malgré tout, l'impression définitive qu'a laissée son œuvre dans les esprits a été assez vive pour créer autour de lui une profonde estime. Cette estime allait surtout, comme nous l'avons vu, au patriotisme ardent qui faisait de toute son œuvre, pour ainsi dire, un *roman de l'énergie nationale* avant la lettre. Et en effet, on trouvera toute l'idéologie barrésienne condensée dans ces deux phrases tirées du roman intitulé le *Nouveau Seigneur* (Az új földesúr): « Les morts font notre patrie, et si les vivants voulaient quitter leur patrie, les morts les y retiendraient malgré eux!... Nous sommes enchaînés à l'endroit où dorment nos morts... » C'est ce qui faisait s'écrier G. DESCHAMPS dans *Le Temps* qu'« il est impossible de représenter par une image plus émouvante et plus expressive, l'origine de l'idée de patrie, cette pierre du tombeau qui est la pierre angulaire des sociétés humaines, cette indestructible religion sur laquelle s'est fondé, selon Fustel de Coulanges, le système harmonieux de la Cité antique ». G. Deschamps termine son article par un vœu très obligeant: « Je voudrais connaître mieux la littérature hongroise. Je pressens, de ce côté, quelque chose de très noble et de très grand. » Puisse ce souhait nous servir d'excuse pour avoir indiqué les bornes plus ou moins étroites où se confine la gloire de Jókai chez ses contemporains français.

BÉLA TÓTH.

(Budapest)

1. Ch. Banville, *Jókai et les « Immortels » hongrois*. Revue des Revues, sept. 1892.

2. Ch. Simond (ouvr. cit.) et d'autres.